

attaché à montrer qu'on ne pouvait accepter l'idée de l'extériorité constante de l'infection purulente et que cette complication mortelle des plaies pouvait être et était souvent primitive, qu'elle naissait sous des influences multiples tenant à la nature de la plaie, à la nature des tissus qui en étaient le siège à l'état général du blessé, à son état moral même et aussi à l'existence de quelques états constitutionnels et diathésiques parmi lesquels se place au premier rang l'alcoolisme. Nous le suivrons pas dans cette partie de la discussion presque exclusivement chirurgicale; mais dans la seconde partie de son discours ou plutôt dans son second discours, alors qu'il recherche l'influence des pansements sur les résultats généraux d'un service d'hôpital, il entre dans l'examen d'une des plus graves questions de l'Hygiène, celle des épidémies et de la contagion.

Pour M. Le Fort, si l'on voit à de certains moments l'infection purulente régner dans certains services et atteindre à la fois un nombre plus ou moins grand de blessés et d'opérés, cette mortalité exceptionnelle qu'on caractérise du nom d'épidémie ne tient pas à des causes extérieures au service dans lequel sévit l'épidémie; pour lui l'infection purulente n'est, ou ne paraît épidémique que parce qu'elle est contagieuse, et ces soi-disant épidémies sont dues à la contagion qu'on a laissé s'exercer plus ou moins librement.

A ce mot *épidémie*, tel qu'on l'emploie, s'attache trop souvent, à côté de l'idée de nombre, une idée de provenance et de causalité. "Quand un nombre d'hommes, dit Hippocrate, sont saisis en même temps d'une même maladie, la cause en doit être attribuée à ce qui est le plus commun, à ce qui sert le plus à tous, or cela c'est l'air que nous respirons....." Au temps où une maladie règne épidémiquement, il est clair que la cause en est, non dans le régime, mais dans l'air que nous respirons et qui laisse échapper quelques exhalaisons morbifiques contenues en lui. (*De la nature de l'homme*, chap. IX, édit. Littré).

Cette théorie hippocratique, encore en faveur aujourd'hui, tend à considérer chaque malade atteint pendant une épidémie, comme frappé par un miasme primitif venu de plus ou moins loin et exerçant son action dans un même temps et sur toute une population. L'air est pour beaucoup de médecins, non seulement le véhicule des miasmes morbifiques, il en est encore le créateur. Un cas de fièvre puerpérale se développe primitivement sur une accouchée, et deux ou trois autres accouchées sont atteintes successivement de cette grave maladie. Faut-il isoler avec soin les accouchées devenues malades, faut-il interrompre le service de l'accoucheur, de la sage-femme et les